3me ANNEE—No 3. Le numéro, 10 cts Samedi, 7 Mai 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

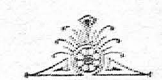
Directrice : R. BARRY

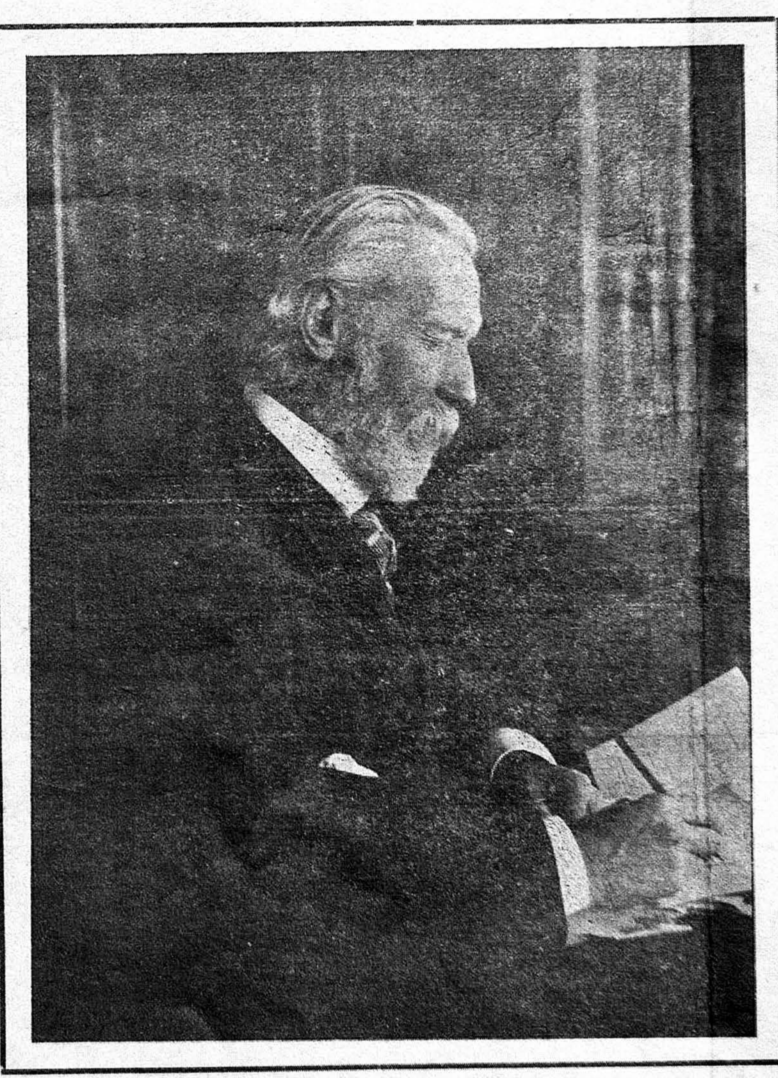
Dire vrai et faire bien

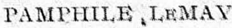
ABONNEMENT :
Un an - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.







PAMPHILE LEMAY

SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

3me ANNÉE—No 3 — SAMEDI, 7 MAI 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY — *Dire vrai et faire bien*

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze francs
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

FRECHETTE

Depuis le feu sacré qu'un premier rêve allume,
Et les frêles épis d'un premier messidor ;
Depuis le vieux collège et le long corridor
Où nous scandions ensemble un idéal volume,

Combien, noble ouvrier, sur ta vaillante enclume,
As-tu, sombre ou joyeux, forgé de rimes d'or ?
Combien de vers, hardis comme un vol de condor,
Se sont jusqu'à la nue élancés de ta plume ?

Qu'importe la morsure et qu'importe un lambeau !
Ta main sait promener la verge ou le flambeau,
Et ton nom retentit comme un buccin sonore

Par l'éclat des honneurs beaucoup sont éblouis ;
Reste simple en ta force, et les Muses, Louis,
Diront qu'en t'acclamant notre peuple s'honore.

PAMPHILE LE MAY.

REPONSE

A M. PAMPHILE LE MAY.

Ami, sur le flot noir ou la vague opaline,
Naïfs fervents du Rêve ou jouets du Destin,
Oui, longtemps nous avons vers un port incertain
Ouvert la même voile à la brise féline.

Comme il est loin déjà notre premier matin !
Voici qu'à l'horizon notre soleil décline ;
Et, voyageurs lassés, du haut de la colline,
Nous tournons nos regards vers le passé lointain.

Là, calme radieux, ailleurs bourasque sombre !
Chimère qui sourit, espoir trompeur qui sombre,
Joie ou peine, chacun réclamait sa moitié.

Et, que le vent fût doux, ou battît notre toile,
Jamais ne s'obscurcit pour nous la double étoile
Du saint amour de l'Art et de notre amitié.

LOUIS FRÉCHETTE.

Québec, 17 avril 1904.

Une Ecole du Mariage

VOILA ce que l'on se propose d'ouvrir en Angleterre, dans la ville de Chelsea, et tout fait prévoir que l'entreprise réussira et dépassera les espérances.

Qu'est-ce que cette école ? me demandent quelques lectrices,—quelques-unes seulement, le sujet intéressant si peu de personnes. Je réponds donc à ces deux ou trois petites curieuses que dans cette école, il ne s'agira pas de l'art d'apprendre à "attrapper" un mari — il ne reste plus, parait-il, rien, à apprendre de ce côté. Songez que la jeune fille n'a eu guère que cet exercise à pratiquer depuis sa sortie du couvent, car, tandis que les convenances sociales et mondaines permettent à un jeune homme de choisir entre de multiples professions, il n'est ouvert à la jeune fille qu'une seule carrière : le mariage. Seulement, en la préparant au mari, on oublie trop de la préparer au mariage, en la laissant dans l'ignorance complète des devoirs de sa future position. Et de là, les déceptions — aussi bien pour l'épouse que pour l'époux—les désaccords, les vies brisées.

Souvent, ce n'est qu'au bout de plusieurs années qu'une femme a appris les devoirs et les responsabilités de sa charge, alors que le meilleur de sa vie est passé, que l'irréparable ne saurait être réparé.

On cite à ce propos le mot naïf et terrible d'une mère à qui, une amie voulait donner quelques conseils sur l'hygiène infantile :

—Comme si je ne m'y connaissais pas en enfants ! s'écria t-elle, offensée, moi qui en ai enterré cinq !

C'est pour remédier à l'ignorance de l'épouse et de la mère qu'il sera donné, à Chelsea, une éducation technique aux élèves de l'*Ecole du mariage*.

Cet enseignement devra durer deux ans, et se composera de cours de cuisine, de blanchissage, de repassage et de couture. Les élèves devront aussi confectionner leurs robes et leurs chapeaux, savoir faire tous les achats, tenir un livre comptes, etc, etc.

Elles auront, en outre, des leçons d'hygiène, de médecine et de chirurgie ; on leur fera pratiquer l'art de soigner les malades, de panser une blessure en attendant l'arrivée du docteur, de remettre, au besoin, un bras ou une jambe démis.

Les jeunes filles apprendront de plus

comment faire l'éducation de l'enfant; les soins physiques ou moraux à leur prodiguer selon les différents âges qu'il traversera. Elles sauront, "la façon de le nourrir et de l'habiller, de le gronder et de le chérir, de l'instruire en l'amusant."

L'art de la conversation, les bonnes lectures, la correspondance, toutes les choses de l'esprit enfin, ne seront pas pour tout cela négligées. On n'y donnera plus de leçons de grammaire et d'orthographe — puisque ces demoiselles seront censées avoir appris tout cela et davantage dans les académies, mais on veillera à ce que leur petit bagage de science et d'information, mis à profit, s'augmente et s'agrémente de tout ce qui peut rendre un commerce agréable ou distraire spirituellement les heures passées seule, au logis.

Quand au bout de deux ans, les étudiantes ont satisfait aux examens de sortie, elles reçoivent un diplôme certifiant qu'elles sont tout à fait prêtes à entrer dans la vie matrimoniale.

Combien ce parchemin, tout séduisant qu'il paraisse à quelques imaginations, manque encore de qualités majeures et essentielles !

Cela me rappelle une gentille petite histoire que j'ai lue dans *La Femme Contemporaine*, et que j'ai beaucoup de plaisir à reproduire textuellement dans toute sa fraiche simplicité.

"Une très jeune fille japonaise avait comme ami, confident, un "bonze"; elle alla vers lui pour lui demander un conseil. Il s'agissait pour elle d'un mariage. L'homme dont sa tête était remplie était veuf; il avait chez lui son père, sa mère, trois frères, quatre sœurs, et deux enfants à lui. Cette nombreuse famille lui faisait peur. Elle trouvait à l homme des attraits, et ne savait comment agir pour agir bien.

Le mariage est un état dont elle voulait tâter, mais sans pourtant courir trop de mauvais risques. Bref, indécise, voulant, puis ne voulant pas, elle résolut de s'en rapporter à son ami le "bonze"; celui-ci, après avoir reçu la confidence, lui dit: "Avant " de vous donner le moindre conseil, " je désire savoir comment vous comp" tez agir avec toute la famille de " votre futur époux? Réfléchissez " bien; venez me dire dans quelques " jours le résultat de vos réflexions." Il la congédia paternellement, tristement.

Quelques jours après, elle revint dire le résultat de son enquête sur elle-même; et la résolution prise de vivre en bonne intelligence avec tous.

" C'est votre intention bien arrêtée lui dit le bonze. Vous voulez vivre en bons termes avec tous?" Sur la réponse affirmative de la jeune fille il ajouta: " Ne vous mariez pas, si vous n'avez pas d'autre réponse à me donner." Elle s'en alla un peu confuse, et de plus en plus s'attachait à son désir. Les obstacles ne sont ils pas chez tous les peuples, et dans chacun de nous, un excitant à vouloir, un motif de vaincre les difficultés?

La jeune fille réfléchit des jours encore, et s'en vint ravie de pouvoir étonner son " conseil. "

Je crois pouvoir affirmer, dit-elle, que non seulement je vivrai en bonne intelligence avec toute la famille; mais je les aimerai comme s'ils étaient miens. Parce que je sais que je puis tout faire pour "lui"; puisque je l'aime, j'aimerai ce qu'il aime.

Et le bonze, rentrant profondément ses mains dans ses larges manches, lui dit tout bas: " Ne vous mariez pas! " surtout ne vous mariez pas! vous " serez très malheureuse! Trouvez " alors le secret pour être heureuse; " il n'est pas dans vos résolutions." Elle s'en alla contrite, presque humiliée, sentant que le "bonze" était sage, lui voulait du bien, mais ne comprenant pas ce qu'il voulait trouver en elle. Elle réfléchit encore quelques jours; puis enfin, lasse de chercher dans son cœur et n'y trouvant que de l'amour; elle s'en fut pour la troisième fois dire sa peine; car cela en était une!

Je voudrais savoir, dit-elle à son ami, ce qu'il me faut en plus de ce que j'offris? Je veux donner de la tendresse, du respect, de la sollicitude, du dévouement, de l'empressement à leur plaire, à les servir tous: c'est mieux et plus que de la bonne volonté. Que faut-il donc encore? Qu'exigez-vous de moi? Dites-le au moins, je vous en prie.

Et le bonze dit lentement et très bas: " Je vous demande seulement " une vertu qui vaut toutes les autres, " dont vous n'avez pas parlé, et qu'il " est indispensable que vous ayez. Je " vous demande un héroïsme de cha" que jour, de chaque heure; votre " vie doit se passer en un sacrifice " continuel dont vous ne serez jamais " récompensée qu'en vous-même. " Vous aurez à accéder à tous les ca" prices les plus invraisemblables des " vieux, aux taquineries des jeunes, " aux exigences de tous. C'est une " résignation silencieuse de toute vo" tre vie. Et tout cela se résume en " un seul mot: " Patience." C'est la " patience qu'il vous faut avoir. Cette " vertu héroïque est indispensable à " tout bonheur; si vous l'avez, vous " pouvez vous marier. Si vous ne la " possédez pas au degré que je vous " ai dit, ne vous mariez pas."

La Patience! Songez-y, filles à marier.

* * *

Une autre chose me frappe encore au moment de terminer cet article.

Un homme fait le choix d'une profession: il sera médecin, avocat, architecte, tailleur, agent d'assurances si vous voulez, mais il ne sera que médecin, ou avocat, ou architecte, etc; on n'exigera pas autre chose que les lumières dont il a besoin pour sa profession.

Tandis que des femmes, on exige tous les talents. Une épouse doit être à la fois comptable à la maison, bonne à tout faire, dame au salon couturière, cuisinière, infirmière, institutrice,—n'est-ce pas un peu, beaucoup, demander d'une faible créature?

FRANÇOISE.

Question d'Histoire

AUX LECTEURS DU "JOURNAL DE FRANÇOISE"

Un vieillard possédait, jadis, des plans, des gravures, des cartes, des premiers temps de la colonie. Une de ces gravures, représentant Québec et ses remparts, au-dessus desquels se penchait une femme agitant un chapeau blanc: "Elle avertit les vaisseaux dans la rade, disait alors ce vieillard, que la bataille est perdue sur les plaines d'Abraham. C'est une héroïne de la famille de Villeray."

Dans vos souvenirs de famille, dans les récits des grands parents, amis lecteurs et lectrices, quelqu'un n'aurait-il pas entendu parler de cette légende? Quelle était cette femme? qui cherchera à la découvrir et ajoutera une fleur de plus, une jolie page à notre histoire canadienne?

MARCELLE B.

LE PETIT RACINE

JEAN RACINE, "le petit Racine," comme l'appelait M. Antoine Lemaître, avant quinze ans quand il sortit du collège de Beauvais pour entrer à Rort-Royal, dans la maison des Granges. Il y poursuivit ses études, avec huit ou dix autres enfants, sous la direction de M. Lancelot et de M. Nicole.

Ces messieurs l'entourèrent de soins tout particuliers, en souvenir du refuge que les solitaires persécutés avaient trouvé, seize ans auparavant, chez sa grand'tante Vitard, à la Ferté-Milon. Au reste, sa tante Agnès était cellerière au monastère des Champs, et sa grand'mère, Marie des Moulins, s'y était retirée après son veuvage. Le petit Racine était donc, à beaucoup de titres, un enfant de la maison.

Il était doux, impressionnable à l'excès, et plus rêveur qu'il ne parut depuis. Il aimait la solitude, et son grand plaisir était de se promener, un livre à la main, dans les bois de Port-Royal et le long de l'étang. Il était tout sentiment. On ne sait si ses maîtres surent deviner l'inconnu qu'il portait en lui; mais ils étaient, eux aussi, sous la sévérité de leurs dehors, des hommes de tendresse. Il est remarquable que le peintre le plus profond de l'amour humain ait été élevé par les hommes qui ont le plus aimé Dieu et avec le plus grand désintéressement, car ils craignaient toujours que Dieu ne le leur rendît pas, et ils vivaient dans le tremblement de n'avoir pas la grâce.

***

M. Lancelot perfectionna son élève dans l'étude du grec. Le résultat, ce fut que le petit Racine, tout plein d'Euripide et de Sophocle, alla déclamant sous les arbres (en grec): "Amour, tyran des hommes et des dieux!" et qu'il prit l'habitude, dans ses prières, d'ajouter à la *Salutation angélique* l'hymne d'Hippolyte à Artémis: "Je vous offre, ô ma divine maîtresse, ces fleurs cueillies pour vous dans la prairie mystique..."

Il fit pis encore. Son cousin Antoine Vitard, qui étudiait au collège d'Harcourt, lui procura le roman grec de *Théagène et Chariclée*. Le livre lui parut délicieux, car il n'y était parlé que d'amour.

Un jour, M. Lancelot surprit aux mains de son élève le volume criminel. Il le jeta au feu, "car de telles lectures ne pouvaient, dit-il, que troubler et corrompre un jeune cœur."

Quinze jours après, le petit Racine remit à son maître un second exemplaire de *Théagène*:

—Monsieur, vous pouvez brûler celui-ci, car je le sais par cœur.

—Mon enfant, répondit M. Lancelot, vous me faites beaucoup de peine.

Et ces messieurs conçurent de vives inquiétudes sur les dispositions secrètes de cet écolier trop fort en grec.

***

Une chose, heureusement, les rassura.

La grand'mère et la tante de Jean Racine habitaient, comme j'ai dit, le couvent Port-Royal-des Champs, qui était tout proche de la maison des Granges. Une fois par mois, sous la conduite du jardinier, Jean allait visiter ses saintes parentes; mais il était évident qu'il n'apportait aucun zèle à ces pieuses entrevues.

Or, peu après l'incident qui avait tant affligé M. Lancelot, Racine demanda la permission d'aller voir toutes les semaines, entre les offices du dimanche, ces vénérables personnes. En même temps, il fit paraître plus de soumission, plus d'exactitude à remplir ses devoirs, une piété plus vive et plus soutenue: ce que ces messieurs attribuèrent sans hésitation à la salutaire influence de la tante et de l'aïeule.

J'aime mieux vous dire tout de suite que le mérite en revenait principalement à la Mère Agathe de Sancenaux, une des plus jeunes compagnes de la Mère Agnès de Sainte Thècle et de la Mère Marie des Moulins.

***

Souvent, en effet, lorsque Jean Racine venait à la maison des religieuses, la Mère Agnès, retenue par ses occupations, se faisait excuser auprès de son neveu, et alors la Mère Marie, impotente et qui marchait avec peine, descendait au parloir accompagnée de la Mère Agathe.

Et c'est pour cela que Jean s'était repris d'une si louable affection pour sa grand'mère.

Presque chaque fois, après avoir demandé des nouvelles de ces messieurs et exhorté son petit-fils à l'amour de Dieu, la vieille religieuse s'endormait dans son fauteuil de paille; et par respect pour son sommeil, Jean Racine et la Mère Agathe continuaient à voix basse l'entretien.

***

La mère Agathe avait vingt-cinq ans. Elle était pâle et jolie. Racine savait, par sa grand'mère, que la jeuee religieuse était d'une famille fort noble, mais de médiocre fortune: qu'elle avait renoncé à tout projet d'établissement pour permettre à son frère de soutenir l'honneur du nom; enfin, qu'elle faisait l'édification de tout le couvent, Dieu l'ayant récompensée de son sacrifice par une extraordinaire abondance de grâces.

En dépit de cette abondance, la mère Agathe était quelque peu mélancolique. A voir la tristesse de ses yeux et de son sourire, l'écolier songea qu'il devait y avoir, dans le passé de cette courageuse fille, quelque grande douleur d'amour, pareille à celles dont il avait lu le récit dans *Théagène et Chariclée*. A force de se le figurer, il y crut bientôt fermement; et il aima en elle les rêves tristes et charmants qu'elle lui faisait faire.

Elle avait une voix lente, un peu brisée, un peu monotone, dont elle semblait contenir, par modestie chrétienne, l'harmonie trop pénétrante. Et, de même, on eût dit qu'il y avait au fond de ses yeux des flammes lointaines qu'elle éteignait à mesure. Et Jean ne se lassait pas de voir ses yeux et d'entendre cette voix.

Rien de plus. Elle était doucement enjouée avec lui et le traitait en enfant. Elle l'interrogeait sur ses études, sur les menus événements de la maison des Granges, et elle écoutait patiemment et d'un air d'intérêt ses récits d'écolier.

Mais lui rien qu'à être auprès d'elle, se sentait au cœur un grand désir d'héroïsme silencieux et d'immolation pudique. Et peut-être se souvint-il plus tard quand il créa les Junie et les Monime, de cette grâce meurtrie de la religieuse de Port Royal.

Et, parce qu'elle était sainte, il s'appliqua à devenir un saint. Il se mit sur la peau en guise de cilice, de petites branches de ronce. Il les garda pendant une leçon de grec. M. Lancelot, le voyant s'agiter sur son banc, lui fit de sévères réprimandes. Jean ne dit rien et offrit à Dieu cette nouvelle épreuve. Il songeait à la Mère Agathe. Comme il souffrait pour avoir voulu imiter son amie, il lui sembla que c'était un peu pour elle qu'il souffrait, et cette pensée lui fut douce.

***

Naguère, il avait rêvé d'être un grand poète et d'écrire des tragédies à l'exemple de son cher Euripide. Mais, revenu d'un dessin si profane, il résolut de consacrer uniquement son talent à la gloire de Dieu. Et, pour commencer, il rima les premières odes de la *Promenade de Port Royal.*

Il en récita des morceaux à son aïeule, en présence de la Mère Agathe, et surtout les stances qu'il avait écrites sur le couvent des religieuses :

Je vois ce cloître vénérable,
Ces beaux lieux du ciel bien aimés,
Qui de cent temples animés
Cachent la richesse adorable ;
C'est dans ce chaste paradis
Que règne, en un trône de lys,
La virginité sainte ;
C'est là que mille anges mortels
D'une éternelle plainte
Gémissent au pied des autels.
Sacrés palais de l innocence,
Astres, vivants, chœurs glorieux,
Qui faites voir de nouveaux cieux
Dans ces demeures de silence ;
Non, ma plume n'entreprend pas
De tracer ici vos combats,
Vos jeûnes et vos veilles ;
Il faut, pour en bien révérer
Les augustes merveilles,
Et les taire et les adorer.

Les vers n'étaient pas excellents, mais ils étaient harmonieux et sincères. La Mère Agathe, qui ne se connaissait pas beaucoup en poésie, laissa échapper de ses yeux pâles une larme subite. La Mère Marie se récria d'admiration. Les vers de l'écolier coururent tout le couvent, et les bonnes religieuses furent d'avis que Dieu avait des vues particulières sur le petit Racine.

***

Un dimanche, la Mère Agathe ayant oublié son livre d'heures sur la table du parloir, Jean s'en empara et l'emporta comme un trésor. Il forma le projet de produire en vers français les hymnes latines pour faire une surprise à son amie. Il ne se séparait du petit livre ni le jour ni la nuit, et quelquefois, pendant les classes, il le tirait de sa poche pour le regarder à la dérobée.

M. Lancelot surprit un jour ce mouvement :

— Monsieur, dit-il, donnez-moi ce que vous cachez.

L'enfant refusa. M. Lancelot se souvint de *Théagène et Chariclée*, et crut que c'était encore quelque roman, Il reprit :

— Monsieur, au nom de l'autorité que Dieu et vos parents m'ont donnée sur vous. je vous prie de me remettre ce livre.

Jean Racine pâlit d'angoisse. Il aurait voulu obéir, il sentit *qu'il ne pourrait pas.* Il serrait le livre contre son cœur. Il dit comme malgré lui :

— Monsieur j'aimerais mieux mourir.

— Monsieur, reprit Lancelot, je vous préviens qu'en ne m'obéissant pas vous offenserez Dieu très gravement.

Les doigts de l'enfant se crispèrent sur le livre, puis se détendirent. Il s'évanouit. Le livre glissa à terre.

M. Lancelot, après avoir secouru son élève, rama sa le petit volume. Il lut avec surprise sur la première page : *l Office de l'Eglise et de la Vierge* et sur la feuille de garde : " Agathe de Sanceneux, religieuse au monastère de Port-Royal-des-Champs, " et au dessous : " Le Seigneur est mon héritage. "

***

Le bon M. Lancelot, d'abord, n'y comprit rien. Mais il en conféra avec les autres messieurs, et la Mère Agathe fut priée de ne plus accompagner la Mère Marie les jours où son petit-fils la viendrait voir.

JULES LEMAITRE.

La Bibliothèque

(CONSEIL POUR L'ARRANGEMENT D'UNE MAISON)

LE goût des beaux et bons ouvrages ne date pas d'hier ; ce n'est pas seulement un caprice de la mode actuelle, car le XVIIe, le XVIIIe siècle éprouvèrent aussi cette généreuse passion et dans toutes les habitations seigneuriales de ce temps, des bibliothèques furent spécialement réservées aux dames.

Jusque là les bibliothèques n'existaient point, car les livres étaient d'une grande rareté ; les seigneurs les plus lettrés, les plus soucieux de leur intelligence en avaient quelques douzaines et c'était tout. En plein XVe, Cathérine de Rohan, comtesse d'Angoulème, ne possédait, pour toute bibliothèque, qu'un seul volume. Il est vrai, qu'enrichi d'exquises miniatures, il était admirable Charles d'Orléans, esprit très cultivé et lettré délicat, n'en possédait à sa mort que soixante-quinze.

Cependant, l'imprimerie commençant à répandre ses productions, le nombre des volumes augmente et quelques illustres amateurs commencent à donner l'exemple d'un goût prononcé pour les livres, associé à une saine et généreuse érudition, telle Marguerite de France "la belle Margot."

Brantôme nous apprend qu' ' elle est fort curieuse de recouvrer tous les beaux livres nouveaux qui se composent, tant en lettres saintes qu'humaines et quand elle a entrepris à lire un livre tant grand et long soit-il, elle ne laisse et ne s'arreste jamais, jusques à ce qu'elle ait veu la fin et bien souvent en perd le manger et le dormir."

Quelle ardeur, grand Dieu ! quelle littérature, quelles choses pouvaient à ce point passionner la bonne grosse Margot ! Croyez-vous que c'étaient

des livres pieux ? Certes non ! Vous ne vous figurez pas aisément la bonne reine Marguerite penchée sur un livre d'heures ou un glossaire de droit canon ! Si nous nous figurons sa grosse per onne obèse dans le parc qui s'étendait derrière son hôtel du Pré aux Clercs, emmitoufflée dans ses fraises et les abondants crevés de ses manches, c'est un menu volume qu'elle aura emporté pour lire sous les ombrages, un pe it recueil des quatrains de Pibrac, à la reliure ornée d'argent, aux gardes de soie tissée à ses armes.

Les Précieuses s'en mêlèrent aussi et aidèrent quasiment à la vulgarisation des bibliothèques féminines. Dans une lettre adressée à la Grande Mademoiselle (Mlle de Montpensier), Mme de Motteville écrit : "Je voudrais que dans toutes les petites maisons il y eut des chambres lambrissées de bois tout uni, dont le seul ornement serait la netteté et que chacun de nous eut un cabinet qui, selon vos ordres, belle Amelinte, fût rempli de livres"

Ce dernier coup de canon tiré sur les troupes roya'es les mécontents satisfaits ou dupés, la paix signée, cette belliqueuse princesse vol- à de nouveaux combats, mais, repue de gloire militaire, c'est dans les tournois littéraires qu'elle exerce sa combativité. Luttes pacifiques plus en harmonie avec son sexe ! La belle Amelinte eut sur ces nouvelles troupes une i fluence indéniable

Mme de Sévigné ra geait sa fille, Mme de Grignan, parmi celles qu'elle appelait " des dévoreuses de livres. "

Enfin Mme de Pompadour laissa à sa mort une bibliothèque contenant 3,545 volumes des éditions les plus rares, magnifiquement reliés, ce qui prouve qu'elle n'était pas occupée exclusivement à des frivolités.

L'aménagement de la bibliothèque réclame des soins spéciaux. Son but parfaitement défini, le rôle que doit jouer cette pièce dans nos demeures, les fonctions qui lui incombent exigent des dispositions particulières. Une table pour écrire, des rayons supportant les livres, quelques sièges épars amollis de coussins, voilà pour l'indispensable. Vous y ajouterez un meuble construit en bois de choix pour enfermer les livres rares ou ceux que vous voulez mettre à l'abri des indiscrets.

Au XVIII[e] siècle les livres étaient enfermés dans des grillages de fer dorés ; telle était la bibliothèque de Marie-Antoinette dans les petits appartements de Versailles : cette mode s'est continuée sous l'empire et commence à revenir vu la grande faveur dont jouit actuellement le XVIII[e] siècle.

Autrefois, bien que peu portatifs et fort difficiles à dissimuler, les livres étaient retenus par des chaînes aux tables et pupitres sur lesquels ils étaient disposés, car les insectes ne sont pas les seuls ennemis des bibliothèques, de tous temps, les plus redoutables furent les emprunteurs Pour se préserver de ces fâcheux, Scaliger avait inscrit sur la porte de son cab net ces mots : " Ite ad vendentes " (Allez à ceux qui en vendent).

DuMonstier, au dire de Tallement des Réaux, avait tracé sur la porte de son logement, au Louvre, l'inscription suivante : " Au diable les emprunteurs de livres ! "

Accueil discourtois, mais combien justifié !

La bibliothèque et le cabinet de travail ne sont pas des pièces d'apparat ; on n'y reçoit que des intimes, donc, pas de meubles de parade, prétentieux et inutiles.

D'une pièce haute et vaste, ne faites pas un endroit déconcertant et incommode, m is, au contraire, un lieu donnant une impression d'intimité claire et de franchise. N'essayez pas non plus de faire une pompeuse et rigoureuse reconstitution d'un style passé ; votre indépendance et votre fantaisie pourront se donner librement carrière, car des anachronismes ne seront point fâcheux ; si le meuble est joli et confortable, ces qualités suffiront à motiver sa présence ; le secrétaire de Boulle, assez difficile à retrouver au Canad , ferait même bon ménage avec la pratique chaise berceuse.

Je désapprouve complètement ceux qui pensent que ces endroits doivent être conçus dans des colorations sombres et recherchent des harmonies solennelles qui en font des sortes de temples où il semble qu'on ne puisse s'occuper que de choses ardues, où le travail se présente comme une occupation difficile, avec un air renfrogné. On n'y parle pas exclusivement de choses abstraites, et si les livres instruisent sérieusement ils divertissent aussi. On ne s'y entretient pas seulement de théologie, cosmographie, mathématiques ou pluralité des mondes, on y rêve, on y rit, on y chante, on y fume même, et le moyen, s'il vous plaît, d'accrocher son rêve aux spirales bleues des fumées de la cigarette dans un réduit maussa e et obscur ?

Cabinet de travail et bibliothèque sont par excellence les pièces où l'on vit ; pièces familières et familiales, où, s'écoulent doucement les veillées parmi les souvenirs et les objets aimés. Qu'il est bon, livrés à nos occupations favorites, lecture, méditation ou correspondance, avec les êtres chers entendre la pluie cingler rageuse ent les vitres ou la bise gémir au dehors.

Ces pièces seront agréables, à condition de répondre à nos désirs et à nos besoins par une distribution simple et logique de l'ameublement, ainsi que par l'utilisation de toutes les places, conformément aux goûts et aux nécessités des êtres qui devront y vivre.

Il vous sera facile, chères lectrices du JOURNAL DE FRANÇOISE, d'en faire des pièces accueillantes, si vous mettiez à votre goût inné un peu d'esprit pratique. Gardez-vous de copier servilement telles ou telles choses vues dans d'autres maisons, ou bien chez vos amies, mais pénétrez-vous de ce principe que l'aménagement doit servir la vie, mais non pas la gêner.

BON-AMI.

(Pour le JOURNAL DE FRANÇOISE.)

Si je mourais, disait en soupirant l'oncle Rapineau —que la goutte tourmentait—ça coûterait de l argent d'acheter une concession ?

Aussitôt, son neveu, qui doit hériter, de répondre de la voix la plus caressante :

—Que ce ne soit pas cela qui vous retienne, mon oncle, je la paierai volontiers !

Lettre d'Ottawa

Ottawa, 28 avril 1904.

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Vous me voyez paraître devant vous couverte des cendres du repentir, ce qui joint aux frimas dont dame Nature a déjà paré ma chevelure, doit me donner un air sérieux et digne, bien inaccoutumé sans doute. Ah ! vous êtes sévère, un si gros sermon pour un si petit péché ! Pour un simple petit roastbif dans lequel j'ai entré une petite quenotte pas plus grande que ça on me taxe presque de voracité. Que d'exagération et combien de nos jours on aime peu la gaieté franche. Ah ! nous ne sommes plus au temps de la Fronde, bien sûr ; ce n'est plus contre les brillants chevaliers du Roi que la grande Mademoiselles devrait tourner maintenant les canons de la Bastille, mais contre de vilains huissiers, apportant des papiers graisseux, et cela pour nous empêcher de rire.

Je fais amende honorable ; mais au moins vous n'exigerez pas que je comparaisse la corde au cou et dans le simple appareil des bourgeois de Calais, qui payèrent ce même crime de leur honte éternelle. Par ce temps dont nous subissons la défaveur, le châtiment serait disproportionné au crime. Nous gelons, ma chère amie, c'est vraiment abominable.

Nous avions cru pendant quelques instants à l'arrivée du printemps ; nous avions salué la disparition des bastions de neige sale élevés sur le terre-plein du parlement et la réapparition des grives à la rouge gorge sur le tapis vert du gazon parlementaire, quand tout à coup nous avons été replongés dans les froidures boréales. Le manteau blanc a reparu avec accompagnement de givre et de vent.

Le pire de tout, c'est que cette reprise intempestive s'est produite le jour où avait lieu le grand évènement mondain de la saison, le mariage de Mademoiselle Fitzpatrick et de M. Cannon de Québec. Tout Québec avait envahi Ottawa pour la circonstance, l'ancienne et la nouvelle capitale fraternisaient dans un commun désir de prouver leur sympathie et leur affection pour ces deux aimables familles.

Vous avez lu les descriptions de la cérémonie et la liste des cadeaux, ces journalistes sont si indiscrets. Je ne saurais rien ajouter, à ce qui s'est écrit à ce sujet ; les détails ont fait le tour de la presse ; mais je vous assure que le tout avait une grandeur inusitée. Ce n'est pas pour rien que nous nous appelons Ottawa la Washington du Nord. On n'eut pas fait mieux dans la Washington du Sud.

La suite aussi a été bien amusante, par exemple, bien que moins grandiose, car ces fastes m'écrasent. Ce furent les réunions intimes qu'a provoquées la présence parmi nous de tant de personnes venues pour les noces. Il y a eu des soirées un peu partout, quelquefois plusieurs dans une même nuit et nos québecquoises ont été fêtées royalement, ainsi que les québecquois d'ailleurs, mais vous savez je suis féministe et je laisse les messieurs à leur propre so t et à leur propre réclame dont ils s'occupent d'ailleurs avec un soin jaloux.

Un journal d'ici parlant des fêtes de Rideau Hall et en particulier des représentations de " Barbe Bleue, " données par la maison vice-royale s'écriait qu'il n'y ava t qu'à Ottawa que l'on put rencontrer un tel essaim de jolies femmes. C'est bien simple, je crois en avoir trouvé la raison, c'est qu'il y vient tant de québecquois.

Si je n'avais pas grand peur de me faire donner encore sur les doigts, je vous parlerais un peu de cette fameuse " extravaganza " que le tout Ottawa officiel a été invité à applaudir ; mais je me tais, on me croirait encore mauvaise langue. Il y avait là des choses étourdissantes, fantastiques devant lesquelles un public béat et courtisan s'extasiait sur commande.

Entre nous, je n'ai jamais rien vu de si plat, mais d'aussi britannique. L'apothéose d'Albion s'y opérait sous la forme d'un petit bambin habillé en grenadier minuscule qui terrassait un immense géant de sa seule énergie de race supérieure et plantait dans son nez en carton un petit drapeau anglais, symbolisant la puissance toujours victorieuse de l'Empire sur lequel le soleil jamais ne se couche.

Et ce qu'on applaudissait !

Il est vrai que le coup-d'œil était joli. La vice-reine encore souffrante de son accident de patinage avait été transportée dans la salle sur un brancard recouvert d'étoffes soyeuses et de coussins aux tons éclatants. Les aide-de-camps, les grands lévriers que l'on connaît, agissaient comme brancardiers et Son Excellence, étendue sur sa couche et dans une attitude de langueur exquise, assistait aux divertissements. La scène avait un aspect d'autant plus oriental que l'héritière même du vice-roi exécutait en costume d'almée des pas gracieux, aux bravos des princes et grands de la cour et des seigneurs sans importance, qui composaient l'arrière-plan.

Je me suis crue, un instant au Durban de Delhi.

La saison est fort gaie d'ailleurs ; les salons de la présidence de la Chambre sont constamment ouverts et la plus large hospitalité y est pratiquée. Tous les lundi soirs, il y a réception officielle et les invitations en sont fort courues, je vous assure ; puis, des dîners, des soirées, jamais Ottawa n'a été aussi animé, le Parlement s'en ressent. Tous les soirs, ce sont des chevauchées de jolies femmes dans les couloirs dont la monotonie est atténuée par le frou-frou des jupons de soie et les joyeux éclats de voix des coquettes qui se laissent débiter des madrigaux par des sénateurs chauves ou des députés obèses. Il n'est pas jusqu'aux graves portraits accrochés aux murs qui ne prennent un air de fête et ne décèlent le désir de descendre de leurs cadres pour prendre part à la conversation, ou entrer dans la contre-danse.

On vient justement de me raconter un charmant incident qui s'est passé au caucus libéral. Oui, ma chère directrice, au caucus. Vous n'ignorez pas que si les murs du parlement ont des oreilles, ils ont aussi bien des bouches, des centaines de bouches. Or, il paraît que lorsque ces messieurs libéraux furent réunis pour discuter gravement les affaires du parti, la porte s'ouvrit toute grande et l'on vit pénétrer le vétéran des libéraux le sénateur Wark, appuyé sur le bras du jeune Armand Lavergne. Mathusalem et Benjamin. Rien n'était plus touchant que cette union du plus ancien et du plus jeune des membres du parlement, les longues années du centenaire supportées par les brefs printemps du nouvel élu. Il y aurait là matière à un joli tableau.

Et maintenant, je clos cette lettre. J'espère être arrivée sans encombre au bout de ma tâche et vous n'aurez pas, j'espère, occasion de me sermonner cette fois. J'ai fait un gros acte de contrition, vous m'en tiendrez compte, j'en suis sûre, ô vous, la plus indulgente des directrices. Pour vous plaire, je serais capable de tout, même de chanter le " God save the Queen " après la chute du rideau.

YVETTE FRONDEUSE.

La Femme Mariée

DANS la classe pauvre, le travail, les fatigues, les privations vieillissent la femme avant l'âge.

Mais dans la classe moyenne, l'envieillissement prématuré n'est pas du tout indépendant de la volonté des femmes.

Si sa beauté et sa jeunesse passent rapidement, c'est que tout de suite après le mariage, elle laisse faire au temps et à la matière. A quarante ans, elle est souvent tout-à-fait finie. D'où cela viendrait-il, si ce n'est d'une sorte de paresse qui lui fait négliger sa beauté, d'une inconscience qui lui fait manquer à ses obligations envers elle-même, envers le compagnon de sa vie, car pour lui surtout elle doit rester belle.

"Le manque de temps, les soucis, la maternité..." Voilà ce qu'elle allègue pour son excuse, mais ce n'en est pas une.

Tout en se dévouant à ses enfants, on peut, sur les vingt-quatre heures de la journée, prélever quelques instants pour soi-même. *C'est un devoir conjugal, maternel, social de cultiver sa personne intellectuelle et morale.* Je ne cesserai de le répéter : la femme est, doit être l'idéal, pour ses enfants, la compagne attrayante pour son mari, le charme pour tous ceux qui l'entourent, la rencontrent même.

Sans aller dans le monde, on peut perdre très sottement ce temps, qui manque parce qu'il est mal employé : en bavardant longuement, en épuisant les commérages de la ville ou de sa paroisse avec les amies ou les connaissances rencontrées dans les courses et les sorties ; en lisant des romans ineptes. Si on récapitulait toutes les minutes ainsi gaspillées, on verrait qu'on avait à sa disposition bien des heures dont on n'a pas su profiter.

Souvent le mari de cette femme de quarante ans, plus âgé qu'elle d'une dizaine ou d'une quinzaine d'années, ne paraît même pas être son aîné. C'est qu'il a été forcé, par la profession qu'il exerce, par les événements sociaux auxquels il est mêlé de prendre soin de sa personne, de sa tenue, c'est qu'il a été obligé de vivre au milieu du mouvement des idées et que on intelligence s'y est aiguisée.

Le résultat auquel l'homme est arrivé par nécessité, la femme ne doit pas moins le rechercher par amour pour les siens, par considération pour elle-même. N'est-ce pas dans cet abandon où elle laisse trop souvent ses meilleurs dons, qu'on pourrait trouver la cause de ces dissensions qui éclatent souvent dans les ménages à un certain moment? La femme ayant perdu le don de plaire, le mari ne trouve plus aucun attrait à son foyer et s'en éloigne.

Il faut réagir, dès qu'on s'aperçoit qu'on s'est "laissée aller." Se laisser aller, c'est mépriser le soin de se faire aimer, c'est oublier le moyen de plaire, c'est ne plus se soucier d'être agréable. C'est ne penser qu'à son bien-être. C'est vouloir conquérir son franc parler, ce qui ne va pas sans rudesse. C'est glisser sur la pente de la vulgarité et contenter ses goûts inélégants.

Il faut *vouloir* être aimée jusqu'à la fin, plaire jusque dans l'extrême vieillesse, être agréable jusqu'à la mort. En conséquence, on ne cessera pas de s'affiner ; on méprisera noblement ses aises et le bien-vivre qui mettent en péril la beauté et la distinction ; on restera douce, tendre, fine, gracieuse, on s'élèvera toujours plus vers les les choses du cœur et de l'intelligence.

Ceci est à la portée de toutes les femmes.

S.

Océan et Amour

(FANTAISIE)

Un jour d'été, pendant qu'un joli yacht nous emporte sur une mer de saphir à peine frissonnante, et qu'il file dans un fracas sonore d'onde bouleversée, en laissant derrière lui un grand sillon d'émeraude tout frangé d'albâtre ; oh ! alors, debout sur le pont et accoudé au bastingage, que rêver est exquis !

Oui, que notre pensée se complait à ce moment à quitter les rives . . . du Réel, pour prendre son essor vers ce pays où tout est si beau : l'Idéal !

En face de cette vaste mer toute bleutée, en effet, que faire, hormis songer ? Et à qui songer, sinon à l'Amour ? . . . Tant ils sont aussi immenses, aussi profonde et aussi doux l'un que l'autre, n'est-ce pas ?

Là s'arrête leur ressemblance, puisque l'Océan donne naissance aux nuées, et que ces nuées eclatent fréquemment et le transforment ainsi en houles furieuses . . . Tandis que l'Amour, lui, ne fait naître que de gracieux petits nuages roses et bleus embellissant le ciel toujours pur et serein de la vie idéale et rassérénant le firmament si souvent ombreux de l'existence réelle, n'est-il pas vrai ?

Et pourtant, s'il est de l'essence de cette noble passion de roser et d'azurer nos jours, il est aussi de sa nature de nous les faire trouver parfois affreusement moroses : quand l'être chéri va son chemin, sans nous apercevoir et sans entendre les mots très doux qu'on ose murmurer sur ses pas, par exemple.

Or, je vois précisément quelques-uns de ces pauvres inaperçus et incompris se tourmenter des tourments dont les . . . nuages de l'Amour sont quelquefois la cause.

Oh ! comme je les plains, ces malheureux !

Et pour essayer de les consoler un peu, je leur dirai discrètement à l'oreille qu'ils ont le cœur trop tendre, voilà tout.

Pour cela, désormais, devront-ils écouter l'avis du poète : "Il ne faut pas aimer quand on a le cœur tendre." Certes non !. . Pourquoi ? Parce que, de même qu'en osant affronter la mer, que de charmantes contrées et de délicieux climats nous seraient toujours inconnus, de même, si nous cédions à la crainte d'être torturés en aimant, de combien de choses, douces comme une caresse, comme un baiser, se priverait peut-être notre âme, hélas !

Que nos cœurs blessés ne se pâment donc point dans le noir du désespoir, mais qu'ils refleurissent plutôt sous les cieux émeraudés de l'Espérance ! Non, non, ne laissons pas nos cœurs déçus s'étioler parmi les ombres du souvenir, mais permettons-leur de s'épanouir aux rayons tièdes de quelque nouvel amour ? Car, je vous le dis, il viendra encore un jour, plus tôt que nous n'osons le croire, peut-être, où nous rencontrerons une personne — l'infidèle repentant, qui sait ? — à qui nous sentirons le besoin irrésistible de faire nos aveux, en vertu de cette loi que "les cœurs vont à l'amour comme l'onde à la mer."

JEAN DE CANADA.

LE COIN DE FANCHETTE

Lecteur fidèle m'écrit que dans nos remerciements à l'Université Laval, nous n'avions pas à en adresser aux gouverneurs de la dite institution, attendu qu'ils n'avaient pas été consultés et qu'ils ne l'étaient—autant d re—presque jamais. Eh bien, que font-ils donc à l'Université Laval, les gouverneurs? S'ils ne sont là que pour le décor, tant pis pour eux

Libre.—Je trouve, contrairement à ce que vous pensez, un secret très doux à garder. C'est un trésor que l'on a dans l'âme et que l'on aime et que l'on dérobe à tous avec une discrétion jalouse.

Rachel.—Vous lirez avec avantage le livre du Père Coconnier, int tulé *Hypnotisme franc.* C'est un ouvrage dont on a beaucoup parlé. On vous conseille encore: *Hypnotisme double conscience et altération de la personne* par le Dr Azam avec préface du Dr Charcot. Ces deux livres sont en vente chez Beauchemin & Fils, libraires, rue Saint-Paul, Montréal.

Marcelle B. — C'est fait. Quant à votre autre projet, que je prise beaucoup, il est très difficile d'exécution, je vous dirais pourquoi, si j'avais une adresse pour ma lettre.

Institutrice.—Il n'a jamais été prouvé d'une façon irrévocable que Louis XVII fut véritablement mort au Temple et les opinions restent partagées à ce sujet. Comme vous, j'ai lu le livre de Beauchesne; c'est beau, c'est émouvant à faire pleurer, mais est-ce tout à fait véridique? on l'accuse d'avoir fait un peu de roman et d'avoir amplifié les derniers mots du dauphin, car, il a été certifié, que l'enfant qui est mort au Temple parlait si peu que quelques uns croient encore que le petit dauphin aurait été délivré et remplacé par un enfant muet C'est une question vraiment intéressante que celle-là. Les auteurs contemporains s'agitent autour de ce problème, mais il est douteux qu'ils en trouvent la solution.

Fleurette Rose. — Travailler à recevoir un diplôme, ou à apprendre un métier! Et il faut que je choisisse pour vous? Voilà qui est difficile. Il faudrait pour cela connaître vos goûts et vos aptitudes, et, je n'en sais pas le premier mot Consultez ceux qui sont autour de vous; interrogez vous vous-même et voyez quel chemin vous attire le plus et vous convient le mieux. Donnez-moi de vos nouvelles, petite Fleurette rose.

Fernand.—*Le Palais de la fée Morgane*, de Georges Héry, est un livre bien écrit mais à trame singulière. *Trente et une* de Gorky est l'histoire de malheureux condamnés, astreints aux plus rudes travaux auxquels le sourire d'une jeune fille apporte chaque jour l'unique joie

Remember.—Je ne tiens pas à ouvrir les colonnes de ce journal à la discussion sur la peine de mort. Cette question a déjà été posée et débattue dans d'autres journaux, et, à quels résultats pratiques cela a-t-il donné lieu? Je préfère à ces points d'interrogation frissonnants les questions d'histoires. Celle qui est posée dans ce numéro devait vous exciter aux recherches les plus minutieuses.

Justine B.— "Dans mon cœur se sont fanées toutes les roses du passé." Ne dites pas cela, j'en ai de la peine. Votre lettre que je viens de lire avec infiniment d'intérêt — comme toutes celles d'ailleurs que vous m'avez envoyées précédemment—me rapproche de vous comme aux jours de notre enfance où nous étions si près l'une de l'autre. Je note avec regret que votre santé laisse fort à désirer, j'en ai souci mais j'espère que les beaux jours vont vous remettre complètement. J'attendrai une autre lettre fort prochainement.

Jeanne-Michelle.—Cet acrostiche est très bien; trop flatteur aussi et vous comprendrez les sentiments qu me défendent de le publier dans ces pages.

Mona-Lisa.—L'amour rend meilleur et doit emplir si bien le cœur qu'il n'y reste plus de place pour aucun sentiment mesquin et égoïste. Aimez vous votre ami pour votre propre bonheur ou pour le sien? Si vous avez pour lui le véritable amour le seul qui vaille la peine qu'on s'en occupe, vous ne songerez pas à le contrarier, à le rendre malheureux uniquement pour satisfaire votre caprice, votre fantaisie. Je suis même d'avis, que, lorsqu'on n'est plus nécessaire au bonheur de celui que l'on aime, on doit tout doucement s'effacer de sa vie, sans éclat, sans récrimination, sans même une plainte.

Gaston Vasa.—Sans remonter jusqu'à Sémiramis ou Cléopâtre, sans parler de Catherine de Médecis, d'Elizabeth d'Angleterre, de Marie-Thérèse d'Autriche, de Catherine II de Russie, on peut citer de nos jours Victoria, reine d'Angleterre, Christine, reine d'Espagne qui ont gouverné et fait de la politique sans que les deux pays sur lesquels elles régnèrent s'en soient mal trouvés. Les femmes peuvent faire de la littérature, puisqu'il a existé une Sévigné, Mme de Staël et tant d'autres. Dans le domaine de la science, nous avons de nos jours, Clémence Royer et Mme Curie. 2° Si vous aimez les recherches en fait d'histoire, pourquoi ne vous appliquez-vous pas à trouver la réponse à la question d'Histoire du Canada posée dans une de ces pages.

C. Charmille—Reçu votre lettre et merci.

Je répondrai dans le prochain numéro à cette correspondante des Etats-Unis qui m'a soumis une pièce de vers.

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.—*Porte-t-on du crêpe pour un cousin?*

R.—Non.

D.—*Après une danse, la danseuse doit-elle remercier son partenaire?*

R.—Non. Ce soin revient exclusivement au danseur.

D.—*Par inadvertance j'ai cassé une potiche dans le salon d'une dame chez qui j'étais en soirée, a-t-elle eu raison de s'en montrer vexée?*

R.—Bien que l'incident fût ennuyeux pour la maîtresse de maison, elle ne devait pas en paraître fâchée le moins du monde.

D.—*Une jeune fille peut-elle inviter un jeune homme à venir lui faire visite, et dans quels termes?*

R.—La jeune fille peut dire: "Ma mère sera sans doute heureuse de faire votre connaissance. Ou encore: "Nous recevons tel jour, tous les dimanches," etc., etc. Enfin, il y a mille manières d'inviter sans presser personne, mille façons d'être polie sans être importune.

D.—*Quelle doit-être la durée d'un grand deuil pour un veuf?*

R.—Le monde, les convenances, le respect dû à la mémoire de la morte, —je ne parle pas du cœur—exigent au moins une année entière.

LADY ETIQUETTE.

CORRESPONDANCE

MA CHÈRE DIRECTRICE,

Votre intéressante "Revue" entreprend une campagne bien louable et qui honore votre esprit pratique et si fertile en idées utiles.

La Guerre à l'Intempérance, à l'heure de notre époque, mérite l'attention et la collaboration des personnes intéressées d'abord et de tous les esprits sérieux et justement alarmés.

Mais, savez-vous, ma chère Françoise, à quelles sphères hautes et influentes il vous faudra frapper, pour entrer avantageusement en campagne?

La venue du mal réside, hélas, il faut le dire, au sein du conseil municipal. Pourquoi donner un si grand nombre de licences ? Pourquoi donner ainsi la tentation à tous les vingt pas, tellement que c'est disgracieux de parcourir certaines de nos rues.

Je n'ignore pas que ce négoce est la source de bien gros revenus . . . et qu'il en faut des revenus pour une ville comme Montréal.

Pourtant des conseillers plus scrupuleux trouveraient peut-être moyen d'arranger les choses pour que Montréal ait moins de licences, et soit la ville *la plus propre du Dominion.*

Tout le monde serait satisfait . . . même les buveurs, car pour les assoiffés, les habitués, ceux-là ne sont pas en peine de trouver l'objet de leur convoitise.

Bien à vous,
OMBRA.

A travers les livres

(*Les Gouttelettes*, recueil de sonnets par Pamphile Le May. En vente à la librairie Beauchemin, rue Saint-Paul, Montréal).

Le "vieux poète," ainsi qu'il s'intitule dans l'hommage délicat d'auteur qu'il m'adresse, a sans doute deviné la joie sincère que j'aurais à parcourir son œuvre, et sa généreuse âme d'artiste s'est plu à me la procurer. Je l'en remercie avec toute l'émotion, le bonheur pur, et la mélancolie douce que ses vers ont successivement évoqués en moi.

On ne rend justice à un poète qu'en le citant, a-t-il écrit. Je désire d'ailleurs offrir à mes lectrices quelques-unes des gouttelettes de jouissances intellectuelles que M. Le May met sans lésiner au service de notre esprit. Mais parmi tant de sonnets faits avec beaucoup de maëstria et une couleur artistique rare en notre pays, un choix est rendu bien difficile par l'abondance et la variété des sujets. Prendrai-je de préférence un de ces *Sonnets Bibliques* ou *Evangéliques*, Eve? Booz? Judith ou Hérodiade? qui produisent dans l'âme l'étrange impression du ciel d'Orient. Sera-ce plutôt un des *Sonnets Religieux* donnant à la prière l'harmonie cadencée d'un chant? ou un épisode de notre histoire, un trait de nos héros que le poète a fixés en rythmes puissants dans notre mémoire? Pourtant, les *Grains de Philosophie* qui teintent la vie d'une sagesse si douce, les *Sonnets Rustiques*, dont la lecture nous fait éprouver comme des frissons d'air, où la nature est traduite avec des sonorités pénétrantes, m'attirent encore...

Et comment m'empêcher de citer ces stances à l'une de nos plus belles figures contemporaines:

Grand citoyen, salut! Quelle douce clarté,
Comme un reflet du ciel, baigne ton front [austère?

....

Les grands hommes Laurier, font les grands [peuples Monte,
Sur l'aile du génie à l'immortalité.

Alors, il faudrait aussi dire à Mercier:

Comment es-tu tombé, meneur d'hommes [puissants?

....

Mais ta gloire a grandi de toute ta défaite,
Et ta vengeance enfin doit être satisfaite....
La vengeance des morts, c'est l'amour des [vivants.

Me voici presque à la fin du livre et je n'ai encore rien cité. Prenons ce sonnet, *Souffle d'amour*, gouttelette de bonheur virginal, qu'il fera bon de laisser tomber en son âme, au printemps:

Son œil m'enveloppait comme l'azur céleste;
C'était l'enivrement dans la sérénité.
J'aurais voulu la voir toute une éternité,
Sa main me dit adieu d'un adorable geste.

Elle partit, courant sur les fleurs d'un pied [leste,
Et je crus voir se fondre une divinité.
Aussitôt j'entendis comme une infinité
De chants et de soupirs dans ma retraite [agreste.

Descendaient-ils des nids cachés dans les [rameaux?
De la cime des bois qu'une brise balance!
Du violon plaintif d'un barde des hameaux?

Violon, bois et nids faisaient partout silence,
Et rien n'éveillait plus les échos d'alen- [tour...
C'est mon cœur qui vibrait au souffle de [l'amour.

Le livre de M. Le May contient un sonnet à l'adresse de M. L. Fréchette, auquel le poète-lauréat répond par un autre sonnet qu'il me fait l'honneur d'adresser au Journal de Françoise, primeur que j'apprécie et qui me rend toute fière.

N'est-ce pas de bon exemple que cette constante amitié qui a

toujours existé entre ces deux porte-lyres? touchante confraternité à notre époque de jalousies, de dénigrements et de rivalités malsaines.

Le recueil de sonnets de M. Le May fait honneur à la littérature canadienne. Ces pages, d'une haute saveur, perpétueront à jamais parmi nous le souvenir de l'âme exquise et douce qui les a conçues. *Les Gouttelettes* font leur œuvre: elles tombent et tomberont toujours "dans le champ vaste" d'où germera la plus belle floraison.

FRANÇOISE.

Le Carnet Intéressant

Sous ce titre, nous donnerons dorénavant l'historique de locutions et d'adages, qui font partie de la conversation familière et dont on ignore le plus souvent l'origine. *Le Carnet intéressant* sera donc en somme, une histoire anecdotique des curiosités de la langue française, des mots passés en proverbe, et même de ceux qui n'ont pas encore reçu le baptême de l'Académie.

Abracadabrant

Vient du mot barbare abracadabra, auquel l'antiquité accordait une propriété magique.

S'emploie comme terme de plaisanterie pour qualifier une action dont on a été témoin, ou une histoire dont le récit excentrique ou invraisemblable vous a stupéfié

Adamastor

Géant des tempêtes, personnage des Lusiades du Camoëns.

Au moment où Vasco de Gama va franchir le Cap des Tempêtes un géant se dresse devant lui et le menace de toute sa colère, s'il persiste à pénétrer dans ce lieu que nul mortel n'a visité avant lui Vasco demande au géant qui il est : celui-ci répond qu'il est Adamastor, le génie du Cap des Tempêtes, et qu'il voue à la destruction toute flotte qui viendra chaque année côtoyer ses récifs.

Ceux qui ont entendu, à l'Opéra, l'Africaine de Meyerbeer, connaissent la légende du géant Adamastor.

A demain les affaires sérieuses

Archias, tyran de Thèbes, fut un jour invité à dîner chez un riche citoyen, lequel faisait partie d'un complot destiné à renverser le tyran.

Au milieu du banquet, un envoyé se présente demandant à remettre une lettre à Archias. Cette lettre émanée d'un partisan secret du tyran, contenait tous les détails de la conspiration.

Archias, à moitié ivre, mit la lettre sans la lire sous son oreiller, en s'écriant : *A demain les affaires sérieuses !*

Dans la nuit même, la conspiration éclata, et le tyran fut assassiné.

Il y a des gens qui à force de remettre au lendemain les affaires sérieuses, en sont arrivés à se ruiner eux et leurs familles.

C'est aussi l'excuse des paresseux. Je travaillerai demain, sérieusement ; mais demain, n'arrive jamais !

Agnès

Etre une Agrès, c'est-à-dire une jeune fille naïve ignorante des choses de la vie, un un mot, une ingénue. Agnès est un personnage de l'*Ecole des femmes* de Molière.

Terme de plaisanterie pour exprimer certain côté naïf du caractère de la femme. Se dit aussi d'une manière ironique pour désigner une femme qui passe pour être une ingénue et qui ne l'est pas en réalité.

On dit : "elle fait l'Agnès," mais au fond nous sommes fixés.

Dans le quartier latin on dit : "faire sa Sophie." On n'a jamais su pourquoi. Il n'y a qu'une étymologie possible : Sophie vient de *Sophia*, qui veut dire, en grec, sagesse, paraître sage et en réalité ne pas l'être.

Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !

Ninon de Lenclos était devenue depuis peu la maîtresse du marquis de la Châtre. Ce dernier reçoit l'ordre de rejoindre son régiment. Il en est désespéré, et comme le sentiment qu'il éprouvait pour Ninon était devenu une passion sérieuse, il lui fit jurer qu'elle ne l'oublierait pas et qu'elle n'en aimerait jamais d'autre que lui ; il alla même jusqu'à lui faire signer un billet dans lequel elle s'engageait à lui être fidèle. Ninon promit et signa tout ce que voulut le marquis. Or, un jour qu'elle avait oublié le marquis et le serment, elle se ressouvint de l'un et de l'autre au moment où le dommage n'était plus réparable. Alors elle se mit à rire aux éclats en répétant à plusieurs reprises : *Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !...*

Il n'y a pas besoin d'être Ninon de Lenclos pour cela, et y a des individus, n'ayant jamais entendu parler de Ninon, qui passent journellement un billet à l'ordre de leurs créanciers, et se disent, *in petto*, comme la célèbre courtisane du siècle de Louis XIV : *Ah ! le bon billet que je viens de donner à mon créancier !*

VIEUX CHERCHEUR.

Conseils Utiles

MANIÈRE DE PLUMER LA VOLAILLE. --On obtient un résultat très rapide en procédant comme suit : Aussitôt que la volaille est morte plongez-là dans l'eau bouillante pendant une minute, de manière à ce que l'eau recouvre bien toutes les plumes. Après ce bain chaud on enlèvera les plumes très facilement, presque sans les tirer. Rincez la volaille à l'eau froide et essuyez. Mettez-la ensuite dans un sac de coton et pendez dans un endroit très froid. Lorsque les volailles ne doivent pas être employés de suite, on doit les envelopper dans un linge afin qu'elles ne noircissent pas.

BALEINE. — On peut rendre les baleines d'un corsage bien droites, en les laissant séjourner pendant quelques heures dans de l'eau tiède. Séchez sur une surface plane, et les baleines seront remises à neuf.

NETTOYAGE DES PLANCHERS PEINTS. —On obtient un résultat très satisfaisant en procédant de la manière suivante : Prenez un sac de flanelle, monillez et placez-le sur la brosse. A longs coups égaux promenez cette brosse sur le plancher et ramenez toute la poussière à une seule place, il vous sera très facile ensuite de l'enlever sans laisser de traces sur la peinture.

VAISSELLE GRASSE.—On peut donner un beau brillant à la vaisselle en ajoutant un petit morceau de sel de soude à l'eau. Pour les verres rien ne vaut une eau légèrement additionnée de bleu.

Recettes Faciles

SOUPE A L'OIGNON. — Coupez des oignons en rondelles très fines et faites leur prendre couleur dans du bon beurre frit. Terminez la cuisson en ajoutant un verre de bouillon. Ajoutez alors la quantité de lait nécessaire, assaisonnez légèrement et laissez cuire un quart d'heure. Versez dans la soupière ; mettez un morceau de beurre bien frais et lorsqu'il est fondu, servez avec, si le cœur vous en dit, des morceaux de pain grillé.

BLANQUETTE DE VEAU.—Taillez en petits morceaux les restes d'un carré ou d'une longe ou le bas des côtelettes de veau servies la veille. Faites un roux blanc dans lequel vous mettez un peu de bouillon délayé, bouquet de persil, sel, poivre, oignon frit dans le beurre ; liez vot e sauce aux jaunes d'œufs. Remuez vivement. Jetez votre viande dans cette sauce et servez sans laisser cuire.

COEUR DE BOE F A LA BOURGEOISE. —Fendez-le en deux, faites-le dégorger à l'eau froide. Piquez-le de lard gras et mettez-le dans une casserole foncée de lard de poitrine, oignons et carottes. Faites-le cuire comme un bœuf mode.

SOUFFLÉ AU FROMAGE. — Mettez dans un plat une mie de pain tendre, échaudez avec du lait bouillant, remettez sur le feu et faites cuire quelques minutes, en tournant toujours. Retirez du feu, ajoutez un morceau de beurre frais, quatre jaunes d'œufs, du fromage râpé, un peu de sel Fouettez les blancs, ajoutez-les, et cuisez à un feu doux, pendant quinze à vingt minutes.

CHATEAUBRIAND AUX POMMES. — Coupez sur la partie la plus épaisse d'un filet paré, un bifteck de quatre doigts d'épaisseur ; battez-le légèrement avec le manche du couteau ; assaisonnez, arrosez-le avec de l'huile, et faites-le mariner quatre à cinq heures. Faites-le ensuite griller vingt minutes à feu modéré, en le retonrnant. Servez-le en ayant soin de mettre dessus une tranche de beurre à la maître d'hôtel et entourez le avec des pommes de terre soufflées ou frites au beurre.

Pour Rire

Le tailleur de notre ami Z... vient lui présenter, hier matin, une facture "conséquente".

—Monsieur dort encore, répond le valet de chambre.

—C'est bien, j'attendrai qu'il s'éveille.

—C'est que, lorsque monsieur saura que son tailleur est là, je le connais, il ne se réveillera pas !

Un riche parvenu se vante souvent de son origine ; il est fier des difficultés qu'il a dû vaincre pour arriver à la fortune et s'écrie de temps en temps :

—Je me suis fait moi-même !

On lui offrait du gibier dans une maison où il dinait :

—Merci ! répondit-il, je ne mange que le gibier que je tue moi même !

Une autre fois, quelqu'un lui proposa de l'omelette en disant :

—Est-ce que vous ne mang z que des œufs que vous pondez vous-même ?

Petite devinette du jour.

—Savez vous quel est le rêve pour u e négresse en proie à la maladie du sommeil ?

—Dites

—C'est de passer une nuit blanche.

Dans un coin du salon.

—Il me semble que Mme de L... est moins laide que de coutume ?

—Allons donc ! elle est quelquefois plus laide, jamais moins.

Madame vient de congédier sa cuisinière qui, avant de passer la porte, jet e une pièce de quarante sous au chien de la maison.

—Qu'est-ce que vous faites là ? interroge Madame, surprise.

Alors, la cuisinière, avec un sourire méphistophélique .

—Je dois bien ça à c'te bête .. depuis le temps qu'elle lave mes assiettes !...

Mme X... a une façon de prononcer certains mots qui trahit l'absence de la plus élémentaire instruction.

Une de ses amies disait charitablement :

—Elle trouve le moyen de faire des fautes d'orthographe en parlant !

A LA REINE DU PRINTEMPS

Tous les parfums de mai mêlent leur odeur
[brève
Aux effluves du ciel qui nous font tressaillir ;
Vers ton trône d'azur, not e regard s'élève
Douce Vierge royale et te voit nous bénir.

Laisse monter vers Toi notre mystique rêve
En ces jours de soleil, d'amour et de désir,
Le renouveau du cœur, c'est la vernale sève
Qui féconde notre âme et la fait refleurir.

Les tempêtes ont fui devant ton bel empire ;
Ton suave regard et ton divin sourire
Ont rajeuni la terre, ô Reine du printemps !

Tourne vers nous tes yeux, doux rayons de
[l'aurore !
Pour fondre de nos coeurs le froid qui règne
[encore
Mère, à nous le baiser qui chasse tous les
[vents !

ATTALA.

Pensées

Le premier devoir d'une femme c'est d'être jolie.

MME DE GIRARDIN.

***

La femme possède quatre armes : la langue, les ongles, les larmes et les évanouissements.

PROVERBE MILANAIS.

***

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

LA ROCHEFOUCAULD.

***

Ce n'est pas tant la vie qui est courte, c'est la jeunesse.

ANONYME.

***

S'appliquer à valoir mieux que ses ennemis c'est commencer à les détruire.

PRÉVOST-PARADOL.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

La manie des harangnes a évidemment été la plaie de toutes les époques et de tous les pays, notamment en France où elle me paraît avoir eu le plus de vogue. On raconte que Henri IV disait à ses courtisans en leur faisant remarquer le nombre de ses cheveux blancs : " Soyez assurés que ce sont les harangues que l'on m'a débitées depuis mon évènement au trône qui m'ont fait blanchir comme vous voyez ". Le même roi eut à essuyer une foule de ces harangues et quand il en était trop ennuyé, il savait bien les éviter par un compliment habilement tourné ou par un mot d'esprit

Un jour qu'il faisait son ent ée dans une grande ville, le chef de la députation commença son discours en ces termes :

" Sire, Annibal partant de Carthage... " Ce début alarma le monarque que talonnait un formidable appétit : "Mon cher ami, lui dit-il, Annibal partant de Carthage avait probablement dîné et je vais en faire auta t. " L'orateur en fut pour ses frais.

Un autre jour passant par une petite ville il dut s'arrêter quelque temps devant un groupe de ses habitants qui venait pour haranguer le roi. Au début de son discours le harangueur fut interrompu par un âne qui se mit à braire :

" Messieurs, dit le malin Béarnais, parlez chacun à votre tour car je ne vous entends pas ".

Louis XIV n'avait pas moins d'horreur des discours que son illustre aïeul. Le maire de Reims recevant le roi en 1668, lui dit : " Sire, nous apportons à votre Majesté notre vin, nos poires et nos cœurs. C'est tout ce que nous avons de meilleur dans notre ville".

— A la bonne heure, s'écria Louis XIV, en lui frappant sur l'épaule, voilà comme j'aime les harangues

Pour terminer, en voici une autre d'un bon paysan celle-là que les habitants de sa municipalité avaient choisi pour maire. Transporté de joie et d'émotion, le bonhomme harangua ainsi ses nouveaux administ; és :

" Mes chers concitoyens, mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête."

TANTE NINETT .

Correspondance

Ecole Garneau,
Ottawa, 25 avril, 1904.

Chère tante Ninette,

Votre intéressant questionnaire fait presque toujours partie de notre programme.

Comme nous nous sommes appliqués à bien écrire nos réponses, notre maîtresse nous permet de vous les envoyer.

Nous vous aimons beaucoup, tante Ninette, et si vous nous le permettez nous viendrons quelquefois prendre place parmi votre chère petite famille.

En attendant un gros " oui," nous vous prions de croire à l'affection de vos nombreux petits amis de Garneau.

Par SAMUEL MACKAY.

REPONSE

Je suis on ne peut plus charmée de faire ta connaissance, petit ami, et je souhaite, à toi et tes compagnons une cordiale bienvenue. Mon affection pour mes petits neveux et nièces pour être partagée n'en est pas moins vive, et j'enveloppe dans une même étreinte les ouvriers de la dernière heure comme ceux de la première. On n'est jamais trop nombreux au salon de tante Ninette, et tous y trouveront toujours une large place.

Je m'efforcerai de continuer à rendre votre page aussi intéressante que par le passé; mon but unique est de vous instruire tout en vous récréant.

Donc, mon petit Samuel, comme il n'y a que le premier pas qui coûte, je vous attends tous en foule dorénavant, et je serai heureuse dans les concours ou à la fin de l'année de voir disputer les prix que je donne à mes heureux concurrents ou à mes fidèles correspondants, par les intelligents et bons élèves de l'école Garneau.

Tante NINETTE.

LES JEUX D'ESPRIT

Monté sur mon coursier rapide,
Je brave le désert aride,
Et sous la tente je m'endors.
Changez ma tête ; sur les plages
Errant parmi les coquillages
Avec mes pattes je vous mords.

Mots à chercher

Quelle est la signification des mots suivants :

Lampadophore.
Triptyque.
Eglogue.
Préadamite.
Une applique.

Loi draconienne, et par qui fut-elle établie ?

Charades amusantes

Quelle différence y a-t il entre une roue et un avocat ?

Quelle est la chose qui s'allonge et se raccourcit en même temps ?

Réponses à Jeux d'Esprit

CHARADE

Mon premier compte douze mois,
Mon second, poète sublime,
Proscrit d'Italie autrefois,
A des enfers bravé l'abîme.
Mon tout d'un égal mouvement
Berce notre âme doucement
Sous le charme d'une musique
Rêveuse et mélancolique.

REP : ANDANTE

Ont répondu : Thérèse St-Pier e, Coaticook, Charles-Paul, Petite Rose Printanière, Juliette Leclaire, Montréal, Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Geo. Emile Boulay, Coaticook.

PAGE DES ENFANTS

Samuel Mackay, Cecile Dubé, Athanase Juneau, Alice Dumais, Maria Mathieu, Léon Mackay, Ubalde Séguin Joseph Vanasse, Egbert Duguay, tous de l'école Garneau, Ottawa.

Combien de comtés dans la province de Québec et dans la province d'Ontario ?

Réponse : Il y a 64 comtés dans la province de Québec et 45 dans la province d'Ontario, dont 6 non organisés.

Ont bien répondu : Geo. Emile Boulay, Thérèse St-Pierre Coaticook, Ecole Garneau : Ubalde Séguin, Léon Mackay, Maria Mathieu, Alice Dumais, Athanase Juneau, Cécile Dubé, Samuel Mackay, Joseph Vanasse, Egbert Duguay, Ottawa.

CHARADES AMUSANTES

1. Quel est le saint qu'on trouve toujours dans une pomme ?

2. Quelles sont les personnes qui ont le plus de caractère ?

1. St-Pepin.

2. Les imprimeurs.

Ont bien répondu : Ecole Garneau : Joseph Vanasse, Samuel Mackay, Cécile Dubé, Athanase Juneau, Alice Dumais, Maria Mathieu, Léon Mackay, Ubalde Séguin, Egbert Duguay, Ottawa.

N'ont répondu qu'à une question : Charles-Paul, Jean, Montréal, Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Georges Emile Boulay, Coaticook, Juliette Lec'aire, Montréal, Thérèse St-Pierre, Yvonne, Coaticook, Petite rose Printanière.

Aux petits lecte rs de Tante Ninette

Je viens vous faire le récit d'une petite aventure qui m'a fort amusée. — Avant tout, il me faut vous apprendre que, outre ma fillette Marguerite et un gentil bébé, je possède encore trois garçonnets âgés respectivement de quatre, cinq et six ans, trois petits diablotins dont l'unique occupation est de faire du tapage. Je dois vous dire aussi que les heures que je consacre au ravaudage sont, pour eux, des moments fortunés. Groupés alors, autour de moi, ils écoutent des oreilles et des yeux les principaux faits de l'histoire sainte que je leur raconte tout en tirant l'aiguille. L'histoire de Moïse, surtout, a le don de les émouvoir.

Quel géant, quelle fée, quel génie saurait donc pour eux, rivaliser avec ce héros des temps anciens, qui débute dans la vie par une promenade dans un petit panier, sur un grand fleuve ! La poétique image que cette nacelle improvisée, glissant tout doucement sur le Nil, emportant loin de ses bourreaux, le joli bébé rose qu'elle contient ! Aussi, que de questions alors, de la part de mon auditoire attentif : " Moïse avait-il les yeux bleus, les cheveux blonds ? Ressemblait-il à notre petit Roger ? Sa mère lui avait-il mis sa plus jolie robe ? Avait elle bien disposé sa couverture pour qu'il ne puisse verser l'embarcation en agitant ses pieds et ses mains ? Et le panier quelle forme, quelle couleur avait-il donc ?..." Bon gré, mal gré il me faut contenter leur curiosité, avide de détails par des oui, des non, affirmant ou niant des vérités douteuses, mais de si mince importance que l'historien le plus scrupuleux ne pourrait s'empêcher de m'absoudre. Puis, dans cette vie extrordinaire, à la poésie se succèdent et s'enchaînent si bien l'imprévu et le merveilleux que leur imagination enfantine y trouve un vrai régal.

Tout cela vous explique, peut-être, un peu trop longuement la raison de leur choix ; mais patience, voici l'anecdote promise.

Un jour de la semaine dernière, je venais de terminer à mes chéris le récit préféré, et ils s'étaient envolés ensuite dans une pièce au troisième où s'entassent tous les meubles et bibelots n'ayant aucune utilité temporaire, quand j'entendis, venant de là, un bruit épouvantable. Effrayée, j'y cours et qu'aperçois-je ? Valises, tabourets brisés, chaises boiteuses agencés de telle sorte que le sommet de l'échafaudage où nichait, par un miracle d'équilibre le plus âgée de mes garçonnets, atteignait presque le plafond. Le plus petit s'efforçait en vain de rejoindre l'aîné qui lui criait de sa voix la plus forte : " Moïse ! Moïse !" pendant que le troisième dans un coin, attrappait tous les menus objets métalliques recueillis çà là, les frappait ensemble, les jetait à terre, les réduisait en poudre. "Ah ! mon Dieu que faites-vous là" m'écriai-je, ne saisissant pas tout d'abord l'allégorie.

" Si tu savais comme nous avons du plaisir me répondit Gaston, nous *jouons au Mont Sinaï*. Moi je fais le bon Dieu, Lucien Moïse, et René le tonnerre ! "

N'est ce pas qu'en dépit de sa vieille origine ce jeu a tout l'air d'une invention moderne ?...

J'aime à croire que mes petits lecteurs amateurs de pittoresque et ne craignant point les escalades, en feront leur profit.

BELLA.

Montréal, avril, 1904

Petite Poste en Famille

Remerciements à *Mme Bella* qui sait toujours m'envoyer de jolies choses pour ma page. Sa relation va certainement amuser mes petits lecteurs comme elle m'a si bien amusée moi-même

Berthe Gérin. Si je vais la gronder un peu cette vilaine tante Antoinette qui ne t'a pas amenée me voir ! . . . Moi qui aurais été si contente de faire ta connaissance ! La prochaine fois que tu viendras à Montréal, je veux absolument te voir, dis-le bien à tante Antoinette, n'est ce pas ?

Aline Alain peut être sûre d'un accueil toujours chaleureux au salon de Tante Ninette. Il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue, ma mignonne, aurais-tu été malade ?

Marie-Antoinette Gosselin. Je ne comprends pas, ma si fidèle correspondante, que ton nom ait été oublié dans la dernière liste des réponses ! Dans tous les cas, je tiendrai toujours un compte exact et j'inscrirai ton nom dans mon grand livre.

TANTE NINETTE.

Une Reine des Fromages et de la Crème

XIX.

(Suite.)

Le doute ne lui était plus permis: c'était elle la merveille la plus étonnante parmi toutes ces étonnantes merveilles, elle, dont on guettait, comme on eût fait d'une divinité tout à coup descendue sur la terre, le moindre pas, le plus petit mouvement. Son cœur se gonfla fièrement; elle comprit sa soudaine puissance, et, comme une reine qu'acclame un peuple enthousiasmé, elle sourit à cette foule aristocratique qui lui semblait une foule d'esclaves saluant leur légitime souveraine. Mais tout à coup tous ces regards la brûlèrent, lui causant une gêne subite; elle se retourna brusquement, et s'assura que, la retraite ne lui étant pas coupée, elle pourrait fuir si cela durait encore une minute.

" C'était encore la garden-party, seulement centuplée comme effet,—écrivait la jeune Kitty Milford dans une lettre où elle racontait le bal de l'ambassade,—le public étant cent fois plus nombreux et la belle cent fois plus belle dans sa royale toilette crème, incomparablement femme, comme il semble impossible que le soit une jeune fille. Les visages étaient curieux à étudier. Les hommes avaient tous cette expression bête et vague que vous savez, et qui semble les niveler tous d'un coup de baguette. Les femmes avaient l'air ou complètement indifférentes ou bien résignées. Je ne pense pas que dans ce premier moment aucune d'elles se sentit positivement jalouse: les étoiles ne sont pas jalouses du soleil, je suppose! Plus tard, à souper, quand on fut un peu remis de ce premier choc, quelqu'un découvrit que ses mains étaient un peu hâlées et pas mal défectueuses. Vous pouvez vous imaginez quel poids cela enleva de l'esprit de toutes ces beautés désespérées; elles regardèrent avec amour leurs doigts de lis et se ranimèrent comme des fleurs sous la rosée.''

Au moment où Ulrique se décidait à fuir tous ces regards fixés sur elle, elle se heurta presque à un vieillard qui, un peu à l'écart, l'observait en souriant.

—" Où allez-vous si vite?—demanda-t-il avec un sourire sec.—Seriez-vous déjà épouvantée?

Ulrique reconnut son voisin de table de la veille.

—Et que pensez-vous de tout cela?—demanda-t-il en tortillant sa moustache grise d'un air narquois.

—Je n'ai pas eu le temps de penser, je comprends seulement que quelque chose est arrivé sans savoir exactement quoi.

—Moi, je vais vous le dire, c'est l'événement de la Saison de Londres qui arrive, tout simplement. Voyez-vous toutes ces têtes s'agiter et entendez-vous tous ces murmures voltiger de tous côtés? C'est vous qui êtes au fond de tout cela. A partir de ce moment, Londres vous connait.

—Et Londres a des yeux terriblement perçants,—dit Ulrique, commençant à se remettre.

—Oh! ce n'est rien encore, ce n'est que le regard instinctif. Attendez que la réflexion s'en mêle et ce ne sera pas long, car Londres calcule très vite. Sur cent personnes, quatre-vingts en ce moment font la balance des avantages et des désavantages possibles de votre venue sur le champ de bataille mondain. Voyez-vous là-bas cette rangée de douairières?...La moitié d'entre elles vous haïssent déjà parce qu'elles ont des filles à marier, les autres vous aiment parce qu'elles ont des fils à établir.

—Pas si vite,—dit Ulrique en riant et redevenue tout à fait maîtresse d'elle-même.—Et est-ce que c'est une seconde leçon, monsieur mon professeur?

—Oui, mais courte, rassurez-vous. Dans une minute, je vais vous abandonner à votre sort. Souvenez-vous seulement que toute personne qui vous parlera poliment ce soir aura un but et qu'il y a toujours un calcul derrière chaque sourire; ambitions matrimoniales ou autres, les formes de l'intérêt étant multiples. Ceux-ci comptent sur vous pour ajouter de l'éclat à leurs tables, ceux-là espèrent être invités chez vous, nul n'oublie que vous avez de l'argent à dépenser pour toutes les fantaisies, et beaucoup supposent qu'une fille de votre âge ne doit pas être un petit oiseau trop difficile à plumer. Tenez, voici votre chaperon qui guide vers vous le premier vol de vautours; je m'informerai plus tard comment vous vous en serez tirée.

Et, les mains derrière le dos, Lord Cannington se glissa dans la foule.

Ulrique ne dansant pas, particularité aussitôt déclarée charmante, ce fut à qui obtiendrait d'elle un tour de promenade dans les salons, et son succès ne cessa d'aller grandissant. C'était une cour véritable qu'elle traînait à sa suite et le temps lui semblait avoir des ailes. A un moment, comme elle causait en assez mauvais anglais avec un attaché de l'ambassade de France, ce jeune homme, à qui, du moins, le flirt ne faisait pas perdre l'esprit, lui dit en indiquant un groupe voisin:

—De grâce, comtesse, détournez la vue, car voici un trio de perdition: le Monde, la Chair et le Diable."

La Chair était représentée par une duchesse vraiment par trop " femme colosse " pour le décolleté; le Roi des Enfers ne pouvait être plus justement figuré que par le professeur de scepticisme d'Ulrique, Lord Cannington; quant au Monde, c'était, même vu seulement de dos, comme en ce moment, un gentleman respirant la correction la plus parfaite; mais il se retourna et l'héritière reconnut Rockingham.

Un dédaigneux sourire plissa la jolie bouche d'Ulrique; elle s'expliquait la soudaine arrivée de Lady Nevyll et son insistance pour qu'elle ne vînt pas à ce bal.

Cinq minutes après, le nouvel ambassadeur s'inclinait devant la comtesse Eldringen.

—Vous aviez, à Morton, daigné me promettre la première valse et j'ai le regret d'arriver longtemps après qu'elle a été dansée...Mais, je vous en supplie,

ne croyez pas à une négligence de ma part...des dépêches d'affaires, que je...

Ulrique lui coupa la parole par un éclat de rire; la froideur première de son accueil avait tout à coup disparu et un éclat malicieux brillait dans son regard.

—Voulez-vous que l'on vous pardonne?...Alors, faites-moi un plaisir.

—Ordonnez, de grâce...

—Venez prendre le thé demain chez moi, ou dîner si vous voulez."

Rockingham se redressa comme un paon: il n'eût osé, malgré sa fatuité, tant espérer sitôt. Il se confondit en protestations de reconnaissance auxquelles Ulrique mit le comble en ajoutant:

—Les heures vont être comptées jusqu'au moment de votre arrivée.

Rockingham se sentit transporté au septième ciel.

—Par qui?...—murmura-t-il tout bas en adressant à Ulrique un regard qu'eût envié un Roméo de province.

—Par qui?...—répéta Ulrique, en jouant avec les touffes de graines rouges qui ornaient sa robe.

—Mais par votre ancienne amie d'enfance que, j'en suis certaine, vous serez charmé de voir.

L'ambassadeur fit une effroyable grimace.

—Lady Nevyll est-elle à Londres ?

Ulrique se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire.

—Venez dîner demain et vous verrez.

—Puis-je espérer que ma venue ne sera pas absolument indifférente à...une autre personne?

—Vous a-t-on dit que vous fussiez indifférent? fit coquettement Ulrique en agitant ravissamment son éventail et en lançant à Basile un coup d'œil qui lui perdre la tête et regretter, une fois rentré chez lui, d'avoir demandé deux grands mois de congé alors qu'il jugeait maintenant que quelques jours suffiraient à la conquête de l'héritière et de l'héritage.

XX

EN PLEIN TOURBILLON

Quand Ulrique s'éveilla, le lendemain de son premier bal, elle était célèbre. Les journaux étaient remplis de renseignements sur la beauté autrichienne qui avait conquis le monde d'assaut. Que cette jeune fille dont s'honoraient maintenant les salons les plus haut cotés eût trait des vaches ou fait du beurre jadis, ainsi qu'en courait discrètement le bruit, cela ne faisait qu'ajouter un piment d'originalité à ses charmes. On se contentait de la désigner sous le sobriquet de la Reine des Fromages et de la Crème, surnom dont on attribua la paternité à Lord Cannington et qui fit florès.

Or, cette Reine de la Crème devint en quelques jours tout simplement l'enfant gâtée de Londres. D'elle, rien ne choquait. Ses inexpériences mondaines, des méprises qui, chez une jeune fille sans fortune, eussent été impitoyablement taxées de mauvais genre étaient traitées d'excentricités charmantes qui reposaient de l'éternelle convention. Et cela se disait avec une entière bonne foi, tant étaient sympathiquement et admirativement colorés les verres à travers lesquels on regardait la jeune Autrichienne. Ulrique ne pouvait avoir de meilleure scène que Londres pour théâtre de ses triomphes; Vienne aussi, la plus exclusive de toutes les aristocraties, eût fini par s'incliner devant la puissance de cette haute fortune, mais on l'eût fait avec une arrière-pensée, une réserve dans l'esprit, car la puissance de l'argent, tout en n'étant pas niable, y est cependant contre-balancée par celle, en bien des cas supérieure, de l'arbre généalogique. A Vienne, on aurait rampé devant Ulrique en public, mais on l'eût impitoyablement tournée en ridicule dans la coulisse. Les Anglais sont plus francs; à la vue d'un lingot d'or comme celui-là, l'idée même de s'inquiéter de l'origine disparaît de leurs esprits, et tout de suite ils tombent à genoux.

En quelques jours, la Reine de la Crème était devenue la "fureur" à l'égal de quelque nuance nouvelle ou d'une valse populaire. Il était de mode de ne s'occuper que d'elle, comme c'est quelquefois la mode de se coiffer en l'air ou de fumer des cigarettes. Chaque moment de sa journée était réclamé partout à la fois. Les bals, les dîners succédaient aux dîners et aux bals; les concerts, les parties à la campagne, les soirées lui tombaient les uns sur les autres, comme les couleurs d'un kaléidoscope. La vie qu'elle menait était certes plus fatigante que ne l'avait jamais été le rude travail manuel de la Maison de la Vierge, mais Ulrique ne refusait aucune invitation.

"C'est un moyen d'oublier aussi bon qu'un autre," disait-elle.

Ces mots lui venaient comme un écho du passé et elle ne savait plus si c'était une voix extérieure ou sortant du plus profond de son être qui parlait ainsi. Elle n'osait pas penser; heureusement elle n'en avait pas le temps. De même que sa santé paraissait invulnérable, sa beauté, rehaussée encore par tous les avantages de la toilette—et depuis son arrivée à Londres elle dépensait sans compter—brillait d'une double splendeur dans son nouveau cadre. Elle n'avait pas de mauvais jours et son entrain ne connaissait pas une ombre; elle vivait dans une griserie perpétuelle, s'enivrant de la folie du plaisir et des caresses de la flatterie, après l'abstinence de toute sa jeunesse, et elle répétait en riant à Lord Cannington:

—Eh bien! Suis-je enfin dans le tourbillon?...Est-ce le milieu maintenant, ou y a-t-il encore d'autres profondeurs inconnues?

Ulrique, en son état d'esprit, ne pouvait trouver de plus agréable "camarade" que ce vieux mondain sceptique qui, toujours discret, ne lui montrait son visage de joyeux cynique que dans l'instant où le souhaitait son humeur changeante. Plus elle prenait ses âpres leçons, mieux elle comprenait à quelles influences avait, en sa jeunesse, succombé Gilbert, et parfois il lui semblait que le même démon qui avait amené son cousin à l'absolue lassitude morale soufflait ses conseils à son oreille.

En rien plus qu'en ses relations avec l'ancien amou-

reux de Charlotte ne se montrait la transformation de l'esprit d'Ulrique au contact du monde. Telle qu'elle était autrefois, le malicieux désir de tourmenter Charlotte en ayant l'air de faire des avances à Rockingham n'eût duré que le temps d'une fantaisie; mais, excitée par l'enivrement de sa vie factice, elle poursuivit ce jeu peu généreux qui la fatiguait elle-même et affolait de jalousie tous les épouseurs possibles de Londres. Elle semblait avoir découvert une veine de cruauté insoupçonnée dans son âme, autrefois si facile à la pitié et à la tendresse. Frustrée de sa part rêvée de bonheur, elle attaquait farouchement le bonheur d'autrui. Au fond, elle souffrait, le rire aux lèvres.

Ces semaines furent pour Charlotte une longue agonie, et cependant elle ne put s'arracher par la fuite à son martyre. Elle ne donnait même plus de prétextes à la prolongation de son séjour à Park Lane; personne d'ailleurs ne se trompait sur le motif qui la faisait rester. Elle luttait contre le sort, mais sans ardeur, en vaincue, et elle devenait de plus en plus ridicule.

Mme Byrd elle-même lui refusait la charité d'entretenir ses vaines espérances, ce qui n'empêchait pas le digne chaperon de se demander à part soi comment tout cela finirait, car il y avait longtemps que sa pupille avait rejeté son contrôle et dépassé les limites de sa compréhension.

—Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez de plus ou ce que vous entendez,—dit-elle à Ulrique un jour du commencement de juin.—Trois couronnes vous ont été offertes en quatre semaines!... Je me demande si cela ne vous amuse pas de vous moquer de tout et de tout le monde. Où avez-vous donc appris l'art de faire perdre la tête aux gens? Je ne savais pas qu'on apprenait à flirter dans les forêts de sapins.

Ulrique se mit à rire. Elle était étendue dans un fauteuil, les mains croisées derrère son cou, balançant sa pantoufle brodée sur le bout de son pied. Près d'elle, par la fenêtre ouverte, le bruit de la rue et l'odeur du réséda des caisses à fleur entraient avec l'air chaud.

—Oh! je fais toujours complètement tout ce que je fais,—répondit-elle rejetant sa tête un peu en arrière contre les coussins.—J'ai eu assez de mauvais temps, pourquoi ne me distrairais-je pas un peu?

—Un peu!... Ne croyez pas que j'aie l'intention de vous faire de la morale, seulement combien de temps supposez-vous que votre santé résistera à la fatigue de cette existence? Quant à moi, je suis presque à bout; bientôt il vous faudra chercher un autre chaperon.

—Oh! mais je ne renonce pas à vous comme cela,—dit Ulrique d'un ton impérieux.—Je suis accoutumée à vous et il faudra bien que vous teniez bon, s'il vous plaît. Je ne suis pas fatiguée, moi, et j'ai toutes sortes de projets.

(A suivre)